

D'un côté étaient posés les lits des quatre femmes du cacique et de ses enfants.

Ces lits étaient un amoncellement de peaux de moutons et de lamas sauvages, recouvertes d'une peau de cheval dont le revers était orné de peintures fort originales et fort naïves ; auprès de chacun de ces lits une branche d'arbre piquée en terre servait à suspendre les vêtements.

De l'autre côté de la séparation imaginaire, tous les hommes indistinctement pouvaient prendre place pour dormir.

Les femmes étaient chargées des soins de cet intérieur, fort propre et bien disposé, en tout point supérieur au rancho du gaucho Pedro, situé pourtant dans la plaine civilisée.

Ce qui frappa surtout les voyageurs ce fut la supériorité de ces Indiens sur les métis espagnols, supériorité démontrée par les besoins d'une sorte de luxe et de confortable.

Dans la case du cacique on voyait divers objets dus à son industrie, des plats de bois, des armes de pierres.

Les épouses du chef ne restaient pas inactives ; du feu avait été allumé au centre de la tente au sommet de laquelle une ouverture, pratiquée à cet effet, laissait échapper la fumée.

Des quartiers de venaison, embrochés dans des baguettes de bois, ne tardèrent pas à tourner sur les piquets fourchus fichés en terre à cet usage.

Tout cela témoignait de la part des femmes une certaine habileté culinaire à laquelle nos voyageurs étaient bien loin de s'attendre.

Pendant que le gibier rôtissait, les enfants du cacique avaient quitté la tente ; ils revinrent bientôt, apportant une corbeille remplie de fraises odorantes.

Quelques-uns d'entre eux étaient chargés de pommes mûres à point ; d'autres encore apportaient une provision de petits tubercules blancs que les indigènes appellent *saqueul* et qui, après la cuisson, forment un aliment farineux fort agréable au goût.

Les cuisinières s'empressèrent de recevoir ces provisions et de montrer leur talent en les préparant de façons diverses ; pendant que les unes faisaient cuire les racines de *saqueul*, une autre en écrasait une certaine quantité toute crue pour la mettre dans du lait.

Enfin le repas fut prêt et les voyageurs furent invités à s'asseoir sur le tapis de peau étendu sur le sol et à prendre place autour des mets servis dans la vaisselle apportée par le docteur.

Apatou vint placer des couverts auprès de ses maîtres qui ne voyaient pas sans embarras la perspective de manger avec les doigts.

Quelques boîtes de conserves de France, parmi lesquelles figurait une monumentale terrine de foie gras du Périgord, furent apportées par le nègre et vinrent compléter le repas indigène.

Parmi les racines qui figurèrent à ce festin, le *ponien* sembla au docteur mériter une étude particulière.

Sa forme et sa grandeur étaient celles d'une grosse carotte ; son enveloppe était épaisse et dure, d'un brun prononcé et cannellée dans le sens de la longueur. Le sommet était surmonté d'une fleur massive, et de couleur foncée.

Les *poniens* non mûrs étaient blancs à l'intérieur, fermes et âcres au goût ; ceux au contraire qui étaient mûrs étaient juteux, agréables et doux. Ces derniers avaient acquis une forme singulière et la partie supérieure de leur enveloppe avait éclaté, laissant échapper une délicieuse odeur de melon.

Les femmes du cacique offrirent à leurs hôtes de ces *poniens* frits dans de la graisse de cheval et nos voyageurs ne furent pas peu surpris en constatant qu'ainsi apprêtées ces étranges racines ont absolument le goût de la pomme de terre.

Les voyageurs se retirèrent dans leur chariot quand le repas fut terminé et dormirent jusqu'au matin pendant que les Indiens et les *gauchos* de leur suite campaient autour d'un grand feu allumé.

Le lendemain, un spectacle aussi curieux qu'inattendu leur était réservé.

Le cacique Snay-Hueque vint leur annoncer qu'on allait enterrer un vieillard qui allait passer de vie à trépas et les invita à assister à la cérémonie.

Suivant le chef, les explorateurs pénétrèrent dans

la tente du moribond, fort étonnés d'ailleurs d'être invités aux obsèques d'un homme encore vivant.

Le Dr Leroux voulut s'approcher du malade, mais le cacique lui fit signe impérieusement de s'abstenir de toute manifestation.

Les voyageurs furent alors témoins du plus horrible des spectacles.

Les diverses nations patagones ont un tel respect des morts que, dans le but de les ensevelir plus solennellement, ils sacrifient même le respect de la vie de leurs parents.

Ceux qui entouraient le moribond se préoccupaient en effet moins d'adoucir ses souffrances que de le bien ensevelir, et de peur que les membres ankylosés par l'âge ne se raidissent trop après la mort, avaient le soin de le revêtir vivant de son linceul.

Après avoir placé de force ses jambes le plus près possible de la poitrine, ils maintinrent l'agonisant sous une pression énergique capable de produire la rupture des os ; puis ils l'enveloppèrent dans un cuir frais, qui fut cousu au moyen d'une lanière découpée dans le cuir même qui devait se resserrer en se desséchant.

Le vieillard, pendant cette horrible opération, termina son agonie au milieu des plus affreuses douleurs.

On amena alors le cheval du défunt, et l'on attachait solidement sur son dos le sac contenant sa dépouille ; puis on se mit en route.

Derrière le cadavre marchaient ses femmes et ses proches parents, poussant des cris horribles et donnant les marques du plus grand désespoir ; au milieu d'eux circulaient des moutons destinés à être immolés sur sa tombe. Aux deux côtés du cheval chargé de son funèbre fardeau, caracolaient des cavaliers demi-nus et la lance en main.

C'est ainsi qu'on arriva non loin des tentes de la tribu, sur un terrain sablonneux, où l'on creusa un trou juste assez profond pour contenir ce sac de peau formant une sorte de boule.

On y déposa le cadavre de façon à ce que la tête fût presque à découvert à la surface.

On plaça ensuite dans sa fosse, autour de lui, ses armes, ses instruments et la nourriture qu'on suppose lui être nécessaire pendant le voyage qu'il venait d'entreprendre.

Quand le corps fut enfoui, on abattit, sur l'emplacement même, d'abord le cheval qui l'avait apporté, puis les moutons qu'on avait amenés, le tout aussi dans le but de ne pas lui laisser endurer la faim pendant le voyage.

Les femmes continuaient, pendant ce temps, à donner les marques de la plus profonde douleur, se frappant la tête du poing et s'arrachant les cheveux.

Bientôt elles partirent, formant escorte aux veuves du décédé qui, elles, étaient tenues de rentrer au domicile de leurs parents respectifs, et, sous peine de mort, d'y rester plus d'un an sans contracter aucune liaison, ni aucune union nouvelle.

Les voyageurs revinrent, le cœur gros, de cette cérémonie barbare, mais l'intérêt de la science, les soins les plus élémentaires de leur propre sécurité leur recommandaient de s'abstenir de toute réflexion.

Le cacique leur sut bon gré de cette discrétion et chaque jour leur donna des preuves nouvelles de sa bienveillance et de son affection.

JULES GROS.

FIN

HISTOIRE D'UN PREMIER COMMUNIANT GUILLOTINÉ.

IL Y ÉTAIT un grand garçon, maigre, et presque sans barbe, avec un œil noir qui vous impressionnait. Il était doux et affable, du moins à la veille de sa première communion, qui était son dernier, et volontiers communicatif. Il disait que cette bonhomie, il l'avait trouvée dans la prison... Auparavant, il était maussade et sombre.

Du reste, voici le récit de sa vie, à peu près tel qu'il me l'a fait :

« Je n'étais pas né pour finir sur l'échafaud. Dieu m'avait donné tout ce qu'il faut pour un honnête homme. Comment en suis-je arrivé là ? Je ne sais trop, ou mieux, je le sais bien. Tenez, tout

à l'heure le prêtre va célébrer la sainte messe pour moi, et je ferai la communion. Monsieur le bureau, ce sera ma première communion.

« Tout le secret de mes crimes est là ; je n'ai pas fait ma première communion. Oh ! l'histoire n'est pas longue, allez.

« Mon père, qui n'était pas un méchant homme, avait l'esprit perdu par la politique. Il me parlait de choses auxquelles je ne comprenais rien. Il me souvient seulement qu'il ne voulait pour moi que de l'école laïque, point de prêtre ni de religion.

« A l'âge de douze ans, j'avais voulu, moi, que mon nom fût inscrit au catéchisme. Il défendit au directeur de donner suite à ce qu'il appelait ma *sottise*.

Un jour, le prêtre chargé du catéchisme des garçons, vint à l'école. C'était un jeudi : nous étions plusieurs à nous récréer. L'homme de Dieu nous regarda jouer quelques moments et causa avec mes camarades. Puis, fixant ses yeux sur moi :

—Toi, mon enfant, je ne t'ai point vu encore. Tu ne viens donc pas au catéchisme ?

—Non, papa ne veut pas. Et j'ajoutai, avec ce sot orgueil d'un pauvre orgueil : Papa dit que ce sont des *bêtises* !

—Mais lui, n'a-t-il pas fait sa première communion ?

—Il dit qu'il l'a faite, mais que, pour un garçon, c'est inutile ; il suffit d'être honnête républicain.

—Pourrais-je le voir ton papa ?..... et à quelle heure ?

—Tous les jours, à huit heures du soir.

« Je me rappelle cette conversation parce qu'elle remua tout en moi, et j'aurais bien voulu que mon père changeât de résolution.

« Ma pauvre mère, à qui je racontai cette conversation, garda le silence ; elle n'avait jamais dit à mon père un mot d'opposition.

—Ton père fera ce qu'il voudra, ce fut sa réponse.

« A l'approche des huit heures, le cœur me battit ; j'étais à la fenêtre, je vis arriver le prêtre, je lui ouvris la porte : il me donna une tape amicale sur la joue, et exposa à ma mère le but de sa visite.

—Le père fera comme il lui plaira, répondit-elle toujours.

« Enfin mon père arriva : il s'enferma dans son bureau avec l'abbé.

« Vous pensez bien que je collai l'oreille à la serrure et j'entendis tout.

—Pourquoi ne pas laisser faire la première communion à cet enfant ? Il est ouvert, intelligent, et il me semble ardent, au moins au jeu. Laissez-le grandir sans amour de Dieu et du devoir, sans frein devant ses passions naissantes, et vous aurez travaillé à sa perte.

« Mon père avait une parole abondante et facile, mais il répétait sans cesse ce qu'il m'avait dit, et refusait énergiquement d'accéder aux sollicitations de l'abbé.

« Celui-ci se leva enfin, et, entr'ouvrant la porte, il ajouta ces derniers mots, qui sonnèrent encore comme un cri déchirant dans mon âme :

—Permettez-moi de vous dire, monsieur, que vous vous montrez le plus cruel ennemi du bonheur de votre enfant. Un jour vous risquez d'être malheureux pour lui, mais à vous la faute.

« Il se retira triste, mais toujours amical pour moi, car il me fit de nouveau sa première caresse.

« Je raconte cette scène avec quelques détails, parce qu'elle fut, voyez-vous, le point de départ de ma vie entière.

« Dès ce jour, je me mis à persifler mes meilleurs camarades : mon caprice fut ma loi, plus de respect pour personne.

« Trois ans après, un jour que mon père m'avait donné un soufflet, je quittai la maison. Je me réunis à une société de voyous dont pas un n'estimait son voisin. Nous vivions de petites rapines, et la nuit, nous la passions au-delà des barrières, dans quelques maisons en construction, ou même dans les masurettes abandonnées.

« Je vous fait grâce, monsieur, des détails de notre aimable vie.

« A dix-sept ans, la police s'empara de moi ; il n'y eut pas de grosses preuves, et je fus envoyé dans une de ces maisons de correction où l'on ap-